

Le domaine de
Méréville
renaissance d'un jardin

Texte de Gabriel Wick
Photographies d’Éric Sander

Le domaine de Méréville

renaissance d’un jardin

Traduit de l’anglais par Yvon Plouzenec

Photo de couverture :
La chute d’eau près du pont des roches.

© Éditions des Falaises, 2018
16, avenue des Quatre Cantons
76000 Rouen
102, rue de Grenelle
75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr





Le château de Méréville vu à travers le feuillage d'automne.

PROLOGUE

Cheminer dans un jardin comme celui de Méréville n'est pas seulement une démarche d'agrément... c'est un parcours à travers une proposition complexe relevant de différents univers : esthétique, politique et social, botanique... mêlant tout à la fois les sens et l'intellect. C'est l'idée d'un jardin sculpté dans une nature généreuse pour en dégager des lignes de fuite, autant que des secrets.

Une chose est certaine : c'est un parcours vers ailleurs, fait de sensations multiples, et aussi une invitation à y réfléchir, à y revenir, à s'en inspirer. Vous y rencontrerez l'ambition d'un homme, le dessein d'un architecte paysagiste et la sublimation du peintre.

L'homme ambitieux, c'est le marquis de Laborde, banquier de Louis XV et l'un des hommes les plus riches de France de la fin du XVIII^e siècle, qui a voulu Méréville pour faire la preuve manifeste de sa réussite autant qu'un lieu d'une rare beauté. Sa volonté de se hisser dans les plus hautes sphères de la société, à une époque où la France se composait exclusivement de castes, est intéressante pour ce qu'elle dit de la trajectoire, hors du commun, du marquis ; mais aussi touchante, car elle traduit l'amour d'un homme pour les siens en dédiant son jardin à sa famille, témoin de ses joies et de ses blessures infligées par le destin. Le dessein de l'architecte, c'est François-Joseph Bélanger qui posa de géniales perspectives et inventa la profondeur des paysages de Méréville ; jusque sur sa stèle au Père Lachaise, son épitaphe évoque « un amant passionné de son art [dont] il surprit tous les secrets unissant le talent au génie [...] dans les jardins de Méréville, digne émule de Michel-Ange dans la coupole de la halle au blé ». Mais Méréville sublimé, ne serait pas Méréville sans l'intimité qu'il entretient avec la peinture d'Hubert Robert, entre réalité et rêverie, nous plongeant dans la poétique d'une nature fantasmée.

Cet ensemble paysager, laissé à l'abandon des décennies durant, doit être à nouveau partagé. Peu à peu, il reprend vie, et le Département de l'Essonne, en le rouvrant au public, poursuit l'histoire d'un chef-d'œuvre qui depuis plus de deux cents ans est une invitation au voyage. C'est le sens même d'une œuvre d'art, si bien décrite par Gabriel Wick et photographiée par Éric Sander, dont l'émotion, je l'espère, vous envahira au fil des pages.

François Durovray
Président du Département de l'Essonne



*Vue panoramique
du domaine depuis
la colonne trajane.*



En acceptant de devenir la Marraine de ce lieu, je souhaite apporter mon soutien à la restauration de ce merveilleux domaine. Pour cela, le projet du Département de l'Essonne de le rouvrir au public et le remettre en valeur grâce au concours de nouveaux mécènes m'apparaît comme la juste contribution de notre temps à la poésie d'un monde évanoui.

Catherine

Catherine Deneuve

*Le pont des roches
et le château.*



*Le château vu à travers les
plantations de la grande prairie.*

sommaire

19

Un jardin peut-il tomber en ruine ?

29

Du pays au parc, du château au jardin

59

Le voyage dans le jardin

75

Un paysage archéologique



1. *Constant Bourgeois*,
Le pont des roches, (p. 20).



2. *Constant Bourgeois*,
L'île Natalie, (p. 24).



3. *Constant Bourgeois*, L'entrée
du parc de Méréville, (p. 36).



4. *Constant Bourgeois*,
Le château de Méréville
du côté du couchant, (p. 50)



5. *Constant Bourgeois*, Vue du
Temple à Méréville, (p. 86)



6. *Hubert Robert*, Vue du
parc de Méréville et de la
grande cascade, (p. 30)



7. *Hubert Robert*, Le château et
le parc de Méréville, (p. 33)



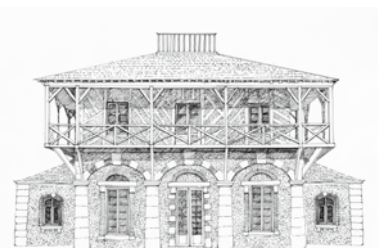
8. *Hubert Robert*,
Vue de Méréville, (p. 57)



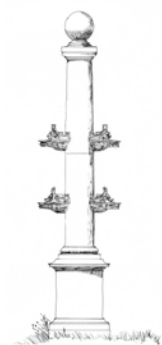
9. *Hubert Robert*, Vue du parc
de Méréville prise depuis la
grotte, (p. 88)



A. *Le pont des arches et
la cabane en bois*, (p. 88)



B. *Le moulin du pont*, (p. 82)



C. *La colonne rostrale
et son île*, (p. 70)



D. *Le cénotaphe de Cook*,
(p. 71)



E. *La laiterie*, (p. 80)



F. *La colonne
trajane*, (p. 34)



G. *Le pigeonnier*, (p. 83)

Le domaine de Méréville



H. *Le temple*, (p. 86)



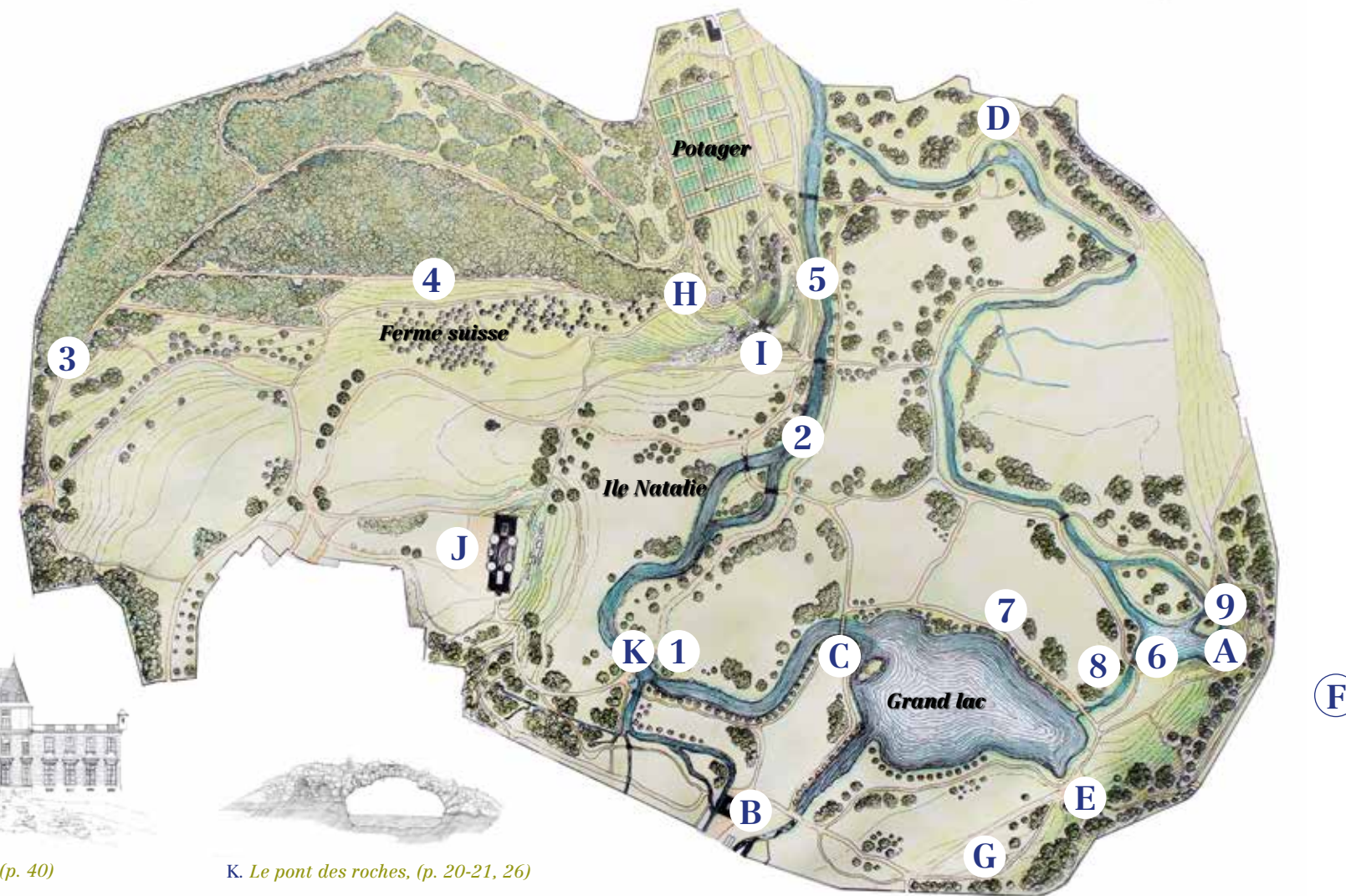
I. *Le pont des ruines*, (p. 86)



J. *Le château sur son rocher*, (p. 40)



K. *Le pont des roches*, (p. 20-21, 26)





*La vallée de la Juine
et la grande prairie vues depuis
la terrasse du château
avec la colonne trajane.*



*La chute d'eau près
du pont des roches.*

“ Hélas, j’ai vu s’animer de mille appellations charmantes les
arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si
bouleversé, et qui, semblable à un champ de la Grèce, n’offre
plus que des ruines et des noms touchants. ”

Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*



La grotte du pont des roches.

UN JARDIN PEUT-IL TOMBER en ruine ?

Si la ruine, en son sens premier de processus de dégradation, est habituellement associée aux éléments bâtis, leur conférant par-là même, depuis le XVIII^e siècle, une certaine mélancolie dans leurs représentations, le jardin ne semble pas être lié aux mêmes transformations. Car le jardin est d'abord une vision qui se construit « contre » ou, selon le cas, « avec » la nature, mais aussi parce qu'il n'est pas un élément fini, à l'image d'une architecture, mais au contraire en perpétuel développement. Libéré de son entretien, repris par les « divinités champêtres », il efface peu à peu les traces des hommes.

La promenade à laquelle nous convient les photographies d'Éric Sanders dans le paysage de Méréville, montre que la nature a désormais repris ses droits. Les décennies d'abandon à la seconde moitié du XX^e siècle ont autant marqué de leur empreinte le domaine que la fortune dépensée entre 1785 et 1794 par le marquis Jean-Joseph de Laborde (1724-1794) pour sa réalisation. Ainsi ce paysage, qui fut certainement le plus célèbre et le plus coûteux de son temps, se définit désormais davantage par des éléments à première vue naturels comme ses arbres centenaires, ses étranges formes géologiques, sa topographie vallonnée, sa rivière serpentine. Car ce qu'il manque aujourd'hui ce sont les fabriques qui ponctuaient le paysage et par lesquelles le marquis de Laborde souhaitait perpétuer sa mémoire et celle de sa lignée.

L'étrange plaisir que nous ressentons aujourd'hui à parcourir ces ruines « naturelles » est finalement fort semblable à celui du promeneur qui, au XVIII^e siècle, parcourait les vastes ruines « artificielles » aménagées par Laborde. Les ruines ont cette capacité à « captiver le regard » et à « exercer l'imagination en la portant fort au-delà de ce qu'on voit ». Cette fascination pour les forces et processus de destruction se



Constant Bourgeois, Le pont des roches à Méréville, planche 51, extrait de l'ouvrage d'Alexandre de Laborde, Description des nouveaux jardins de la France et ses anciens châteaux.

*Collection Musée des Arts Décoratifs
Cliché Suzanne Nagy*

Page de droite :
*La chute d'eau proche
du pont des roches.*



retrouve déjà sous la plume de Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814), qui écrit en 1784, l'année de l'achat du domaine par Laborde :

*Le volcan de Naples attire plus les voyageurs que les jardins délicieux qui bordent ses rivages ; les campagnes de la Grèce et de l'Italie, couvertes de ruines, plus que les riches cultures d'Angleterre ; le tableau d'une tempête, plus de curieux que celui d'un calme ; et la chute d'une tour, plus de spectateurs que sa construction*¹.

Dès sa construction, le domaine de Méréville est empreint d'une certaine « poétique des ruines ». Dans le grand salon du château, huit importantes peintures de Joseph Vernet (1714-1789), parmi ses chefs-d'œuvre, représentent des vues de ports à différentes heures du jour, où l'homme semble en permanence confronté à l'instabilité de la nature. La famille et ses invités devaient se délecter des frissons ressentis devant ces toiles, accrochées dans un décor d'apparat, représentant la fragilité de l'homme. Le petit salon, réservé à la vie intime de la famille, était quant à lui décoré de représentations d'une ville imaginaire de la Rome antique, peintes par Hubert Robert (1733-1808), qui fut également engagé dans la création des jardins (voir page 46-47). Ce dernier, que l'on appela « le poète du temps », était célèbre pour son habileté à donner à ses compositions de ruines picturales ou construites « l'orgueil de l'antique noblesse »². L'implication d'Hubert Robert dans le projet de Méréville est double. Il peignit d'abord des vues des jardins afin que le marquis de Laborde et son épouse puissent appréhender son apparence future, puis il réalisa de grands tableaux représentant le domaine alors que ses travaux étaient sur le point d'être achevés.

Dès les années 1790, Méréville et ses habitants vont être confrontés à une réalité difficile : le marquis meurt sur l'échafaud, sa veuve et sa fille sont emprisonnées tandis que ses fils sont contraints à l'exil. Cette période d'instabilité, qui faillit avoir pour conséquence la disparition totale du domaine, fut au contraire à l'origine de la volonté de l'un des fils du marquis, Alexandre de Laborde (1773-1842), de conserver la mémoire de l'état des jardins. Le recueil *Description des nouveaux jardins de la France et de ses anciens châteaux* paraît ainsi en 1808. Après une longue période d'errance et d'exil pendant la Révolution puis la Terreur, Alexandre semblait ainsi vouloir préserver l'image des jardins réalisés par son père et ses contemporains dans les années 1770 et 1780. Cet ouvrage, somptueusement illustré de gravures de Constant Bourgeois (1767-1841), les représentent à un stade de maturité que la plupart de leurs propriétaires n'ont jamais ou à peine connus, et constitue un précieux témoignage.

La réalité des jardins de Méréville s'inscrit quelque part entre les descriptions – toiles peintes et planches gravées qui rendent compte du lieu lors de son bref âge d'or, de 1791 à 1819, période à la fin de laquelle il est vendu par la veuve du marquis – et la beauté du lieu aujourd'hui, qui est l'aboutissement d'une perpétuelle altération. Mais entre ces deux représentations, de prime abord opposées, existe l'expérience d'un lieu qui semble être le jeu de la nature, alors qu'il n'est en fait qu'une « nature composée », une promenade mise en scène à la manière d'un opéra ou d'une symphonie, comme une séquence méticuleusement orchestrée de scènes construites et de révélations successives. Un mouvement perpétuel entre simplicité et complexité, entre modestie et extravagance, entre émotions contradictoires, tantôt touchantes tantôt impressionnantes.

1. Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, cité par R. Mortier, *La poétique des ruines en France*, 1974, 127.

2. Joseph-Antoine Cerutti, *Les Jardins de Betz*, 1792, 44-46.



Page de gauche :
Constant Bourgeois, L'île Natalie
à Méréville, *planche 56, extrait*
de l'ouvrage d'*Alexandre*
de *Laborde*, *Description des*
nouveaux jardins de la France et
ses anciens châteaux.

Collection Musée des Arts Décoratifs
Cliché Suzanne Nagy

Cette île de la Juine au pied du
château a été destinée à Natalie
de Laborde (1774-1835), fille
cadette du marquis de Laborde,
future duchesse de Mouchy et
maîtresse de Chateaubriand.
Selon Alexandre de Laborde,
l'île ombragée, qui semble flotter
sur les eaux qui l'entourent,
était couverte de fleurs et de
grands arbres de plusieurs
espèces. Du côté des jardins, l'île
était accessible par le pont dit
« d'acajou » (visible à gauche de
l'image), et du côté du château
par un petit pont cintré (visible
sur la droite de cette gravure).

L'île de Natalie avec ses deux
ponts aujourd'hui.





Le pont des roches.

Conçu par l'architecte Bélanger et construit pendant l'hiver 1785-1786, ce pont construit avec des moellons de grès de Fontainebleau était la première fabrique que le promeneur découvrait lorsqu'il descendait de la terrasse. Le pont s'élevait au-dessus de la chute de la rivière dont le bruit se faisait entendre sur la terrasse du château. À l'origine, la voûte du pont était censée encadrer une vue de la demeure, mais le pont s'est très vite affaissé de plus de deux mètres sous son propre poids. La pile sud du pont abritait deux grottes superposées. Aujourd'hui, du fait de l'affaissement de la structure, seule la grotte du niveau supérieur, décorée de cristaux de roche et de coquillages, reste visible.

Page de droite :
Les bords de la Juine.

